

en l'éternité de l'autre à la veüe & à la jouïſſance de ſa gloire. Ainſi ſoit-il, & à lui Pere, Fils, & S. Eſprit, vrai Dieu benit à iamais, ſoit tout honneur & louange. Amen.



S E R M O N

QVATRIESME.

COL. I. VERS. X. XI.

Verſ. X. Afin que vous cheminiez dignement, comme il eſt ſeant ſelon le Seigneur, en lui plaiſant entierement, fructifiant en toute bonne œuvre, & croiſſans en la connoiſſance de Dieu;

XI. Eſtans fortifiez en toute force, ſelon la vertu de ſa gloire, en toute ſouffrance, & eſprit patient avec ioye.



Les Filoſofes, tant Payens, que Chrétiens, diuiſent ordinairement les ſciences en deux eſpeces; les unes *contemplatives*, qui ne cherchent, que la connoiſſance de

leur sujet, s'y reposans quand une fois elles l'ont acquise, sans rien pretendre au de là; les autres *pratiques*, qui visent à l'action, & ne considerent les choses, que pour nous adresser à les faire. L'Astrologie est de la premiere sorte, qui n'a dessein, que de bien comprendre les mouvemens des corps celestes; & la Mathematique, qui s'occupe dans l'étude de la grandeur, & du nombre, sans avoir autre but, que d'en connoistre la nature. La Morale est de la seconde espece, qui nous enseigne, mais pour nous faire agir; & nous montre quelle est chacune des vertus, afin que nous les pratiquions, & vivions selon les regles, qu'elle nous donne. L'on dispute dans les Ecoles de laquelle de ces deux especes de sciences est la sainte Theologie, c'est à dire la doctrine des choses divines à nous revelée dans l'Evangile de nôtre Seigneur Iesus-Christ. Car d'un costé elle nous apprend diverses choses de la nature de Dieu, & des Anges, & du siecle avenir, & tels autres misteres, qui semblent n'estre les objets, que de la contemplation, & non de l'action. Et de l'autre part elle nous donne diverses regles pour agir; & ce mé-

lange a fait croire à quelques-uns , que c'est une discipline, non simple & uniforme, mais mêlée & composée de l'un & de l'autre genre. L'Apôtre à mon avis décide clairement cette question en ce lieu. Car ayant ci-devant souhaité aux Colossiens une riche & pleine connoissance de cette divine doctrine en toute sagesse & intelligence spirituelle , il n'en demeure pas là ; mais ajoûte dans le texte , que nous avons leu, la fin à laquelle elle doit servir, *afin (dit-il) que vous cheminiez dignement, comme il est seant selon le Seigneur, lui plaisans entierement, fructifians en toute bonne œuvre.* Là vous voyez , qu'il pose expressément, que l'action est la fin de la connoissance ; étant evident , que c'est agir , que de cheminer saintement , & fructifier en toute bonne œuvre. D'où s'ensuit , qu'elle doit estre mise entre les sciences actives, puis que leur fin est le caractère de leur nature , & ce qui leur donne proprement le rang , qu'elles doivent tenir. J'avouë , qu'elle traite de l'essence, & des attribus de Dieu ; mais à dessein de nous porter par là à l'aimer , & à le servir, c'est à dire à agir ; d'où vient , que dans l'Ecriture *connoistre Dieu*, se prend quasi toujours

tousjours pour le servir selon la lumiere, qu'il nous a donnée de sa connoissance. Mais il nous importe peu de sçavoir, quel est le rãg de cette discipline celeste entre les sciences; pourveu seulement que nous tenions ferme ce principe de l'Apôtre, que c'est pour bien & saintement vivre; qu'il nous faut instruire en la connoissance de Dieu, & non pour chatouiller nos esprits, ou pour contenter nôtre curiosité d'un vain plaisir; & moins encore pour entretenir de ces hauts misteres les compagnies, où nous nous treuvons. Car comme nous appellons *Architecte*, non celui qui sçait bien discourir des bâtimens; mais celui, qui les sçait bien faire; & comme nous donnons le nom, & la gloire l'un bon Capitaine, non à celui, qui sçait eloquemment parler de la guerre, mais à celui, qui la sçait faire, & est capable de bien conduire une armée, de soutenir, & le combattre l'ennemi, & de s'acquitter de toutes les fonctions de cette charge; de mesme aussi faut-il tenir pour Chrétien, non celui qui connoist, & qui explique pertinemment quels sont les devoirs du fidele, mais celui, qui les exerce. C'est en la vie, & non dans le babil, que consiste

H

cette science; au cœur, & és mœurs, & non au cerveau, & en la langue. Que ce soit là l'unique but de cette étude sacrée. Apprenons, non pour sçavoir, ou pour parler simplement, mais pour agir; reduisant soigneusement en pratique tout ce que nous prescrit cette doctrine celeste. Et pour bien comprendre, quelle est cette legitime fin de nôtre connoissance, meditons la leçon, que nous en donne aujourd'huy l'Apôtre. Elle contient deux points; l'un de la vie, & des actions memes, ausquelles il nous faut étudier; l'autre, de la fermeté & patience avec laquelle il nous y faut perseverer. Ce serôt là s'il plaist au Seigneur, les deux sujets, dont nous traiterons en cét exercice. L'Apôtre nous explique le premier dans le verset dixiesme, *afin que vous cheminiez dignement, comme il est seant selon le Seigneur, en lui plaisant entierement, fructifiant en toute bonne œuvre, & croissans en la connoissance de Dieu.* En ces mots, comme vous voyez, il nous propose premierement en general la fin de la connoissance de l'Evangile, qui est *de cheminer dignement, comme il est seant selon le Seigneur.* Puis il nous met devant les yeux les principales parties de

cette vie digne du Seigneur, dont la premiere regarde le but, qu'elle se propose de plaire entierement à Dieu; la seconde les actions, où elle doit s'occuper, qui est de fructifier en toute bonne œuvre; la troisieme, son progresz, & son avancement, qui est de croistre en la connoissance de Dieu. C'est donc ici, Ame Chrétienne, la vraie & unique fin de la lumiere celeste, qui vous a esté communiquée, que vous cheminez dignement, comme il est seant selon le Seigneur. Vous sçavez, que l'Escriture compare ordinairement la vie de l'homme à un voyage, & les actions, & les desseins, & les occupations, où il la passe, à un chemin, ou à une voye. En effet depuis qu'une fois nous sommes entrez au monde, nous nous éloignons incessamment du point de notre naissance, comme du lieu, d'où nous sommes partis, & nous avançons continuellement vers la mort, comme à un logis commun, où tous se rendent également, bien que les uns plus tost, & les autres plus tard. Et quant aux autres voyageurs, ils peuvent s'arrester, si bon leur semble, ou retourner sur leurs pas au lieu, où ils viennent. Mais quant à nous, il ne nous est pas possible de faire, ni l'un, ni

l'autre. Le temps nous enveloppant dès le premier point de nôtre vie nous emporte toujours en avant ; soit que nous veillions, soit que nous dormions, soit que nous y consentions, soit que nous nous efforcions au contraire, sans nous permettre ou de tourner en arriere, ou de nous reposer un seul moment ; tout de mesme que celui, que la mer & le vent emportent dans un vaisseau, sans que le propre & particulier mouvement de sa personne serve de rien ni pour arrester, ni pour rallentir sa course. Mais comme les chemins, & les desseins des voyageurs sont fort differens ; ainsi y a-il une tres-grande diversité entre les formes, & les manieres de la vie des hommes. Autre est la voye, que suivent les méchans, & autres celle des gens de bien. Le Payen tient une route ; Le Juif, & le Mahometan en tiennent une autre, & le Chrétien une autre toute differente. C'est ce que l'Escriture nomme la *voye de l'homme* ; entendant par ce mot la forme & l'institution de vie, que chacun suit. En suite de cette belle figure elle employe souvent le mot *de cheminer*, pour dire adresser, former, & composer sa vie d'une certaine

maniere, soit bonne, soit mauvaife; fignifiant par là le train de la vie, que nous menons, & les mœurs, & les actions, auxquelles nous nous addonnons. Il n'y a rien de plus commun dans les Pseaumes, & dans les Proverbes, que ces faffons de parler, *cheminer en integrité*, ou au contraire *en fraude & iniquité*; & dans les écrits du Nouveau Testament, *cheminer en lumiere*, ou *en tenebres*, *selon l'esprit*, ou *selon la chair*; & autres frases semblables, qui signifient toutes une certaine forme, & condition de vie, bonne ou mauvaife, selon qu'elle est qualifiée. Selon le stile de l'Ecriture l'Apôtre dit ici, *afin que vous cheminez*, pour dire, *afin que vous viviez*, que vous adressiez, & formiez vôtre vie. Mais comment veut-il, que nous cheminions? *dignement* (dit-il) *comme il est soant selon le Seigneur*. Il y a mot pour mot dans l'original *dignement du Seigneur*, ou *d'une faffon digne du Seigneur*. Mais nôtre Bible fidelement representé le sens de ces paroles; estant evident, que l'Apôtre entend, que nous menions une vie, qui résonde à l'honneur, que nous avons d'être enfans, & disciples du Seigneur Iesus, es coheritiers, & les heritiers de son Pere.

re. Il use souvent ailleurs de cette façon de parler, ou d'autres toutes semblables, comme quand il exhorte les Filippiens de converser d'une façon, qui soit digne de l'Évangile, & les Efesiens de cheminer d'une façon digne de la vocation, dont ils avoient esté appellez; & quand il adjure pareillement les Thessaloniens de cheminer d'une façon digne de Dieu, qui les a appellez à son royaume, & à sa gloire. Les Docteurs des merites ont tiré de ces passages le superbe nom, qu'ils leur donnent ordinairement, les appellans *merites de condignité*, pretendans que *cheminer d'une façon digne de Dieu*, signifie meriter la vie par ses œuvres, proprement & dans les raisons d'une exacte justice. Mais ils s'abusent évidemment. Car pour ne point parler de la vanité de cette presumption, que l'Écriture & la raison mesme foudroient en mille façons; il est clair, qu'*estre digne de quelque chose*, ne signifie nullement dans ces passages, la meriter proprement & exactement. Car qui est ce qui voudroit ainsi interpreter ce que dit l'Apôtre, *cheminez d'une façon digne de Dieu*, pour dire, *meritez une vie, qui merite Dieu*? Il se treuve des gens, qui ont assez

Filip. 1. 28.

Efes. 4. 1.

1. Thess. 2.

120

bonne opinion d'eux-mesmes pour s'imaginer qu'ils meritent le ciel, & la gloire de la vie à venir. Il ne s'en est point encore veu, que ie sçache, qui se vanta de meriter Dieu. Ce langage seroit monstrueux, & surpasseroit l'orgueil des demons mesmes. Ce n'est que trop presumer de se faire accroire, que l'on merite les dons de Dieu. Le sens commun ne permet pas à l'homme de penser, ou de dire, qu'il merite Dieu. Aussi peu souffre cette glosse, ce que l'Apôtre dit ailleurs, *Conversez d'une façon digne de l'Evangile; & vivez d'une façon digne de la vocation de Dieu.* Car qui a iamais ouï dire, que nos œuvres meritent, ou l'Evangile, ou la vocation de Dieu? chose passée, & que nous avons desja receuë de la libération du Seigneur, avant que d'avoir fait aucune bonne œuvre? Il est clair, qu'en tous ces lieux, la dignité dont parle l'Apôtre, n'est autre chose, qu'une certaine bienfaisance, née de la correspondance, qui se treuve entre nous, & les sujets, dont il dit, que nous sommes dignes. Tout de mesme que quand S. Iean Baptiste exhorte les Juifs à *faire des fruits dignes de repentance*, il entend, non qui

meritent la repentance, mais qui y répondent; qui se rapportent au sentiment, que nous avons de notre péché, & de la grace de Dieu. Icy tout de mesme, une vie sainte, & pleine de pieté & de bonnes œuvres, est digne de Dieu, non pource qu'elle le merite, mais pource qu'elle a quelque rapport avec sa sainteté & sa gloire. Elle est digne de l'Evangile, pource qu'elle y répond, & est conforme à ce qu'il requiert de nous. Elle est digne de la vocation de Dieu, pource qu'elle se porte aux choses, où il nous appelle, & produit les fruits qu'il nous demande. Voulez vous donc sçavoir, ô Chrétien, quelle doit estre votre vie? Qu'elle soit digne du Seigneur. S. Paul a tout compris en ce peu de mots. Et comme autrefois un Prince, tombé entre les mains de son ennemi, qui lui demandoit comment il le traitteroit, lui répondit, *en Roy*, signifiant en cette seule parole, toute la moderatiõ, & generosité, dont il desiroit qu'il usast envers lui; ainsi l'Apõtre en ces deux mots embrasse toute la forme de nos mœurs: Comment vivrons nous? Menez (dit-il) une vie, qui soit digne du Seigneur. C'est assez pour nous faire enten-

ire, que ny l'avarice, ny la cruauté, ny la haine, ny l'envie, ny aucune autre des passions mondaines ne doit point avoir de lieu en nos mœurs; que la loueur, la iustice, la charité, & toutes les autres affections pures, & celestes y doivent reluire; qu'il n'y faut riē mesler de bas, ny d'abjet; que tout y doit estre grand, & genereux, & élevé au dessus les ordures de la chair. Ayez donc, Fidele, ce souverain Seigneur continuellement devant vos yeux. Interrogez vôtre conscience sur chacune des choses, qui se presentent à vous, si elles sont dignes de lui, & n'en faites aucune, qui ne puisse estre mise en ce rang. Fuyez tout ce qui choque la qualité de son disciple, tout ce qui s'éloigne de la regle, qu'il vous a baillée; tout ce qui vous détourne du royaume, où il vous conduit. Ce Seigneur est la pureté, & la sainteté mesme; il est entièrement separé des pecheurs; il n'a jamais eu rien de commun avec le vice. Ce Seigneur est souverainement bon; il ne hait aucun des hommes; il a mesme prié pour eux qui l'ont crucifié, & a fait une infinité de biens à ceux qui l'outrageoient, & le blasfemoient. Ce Seigneur n'a ny

possédé, ny convoité les honneurs, & les grandeurs de la terre. Toute sa gloire est divine, & toute sa grandeur celeste. Sa discipline est semblable à sa vie; qui ne nous ordonne par tout, qu'une innocence, une sainteté, & une bonté singuliere; & les biens qu'il nous promet, sont spirituels, & non charnels; l'heritage qu'il nous a acquis, & à la possession duquel il nous conduit, est dans le ciel, & non dans la terre. Apres cela il est aisé de iuger, quelle est cette forme de vie digne de lui, que l'Apôtre nous commande. C'est une vie, qui a du rapport à la sienne; où reluisent & les exemples de ses divines vertus, & les marques de sa doctrine, & les livrées de sa maison; & les premices de sa gloire. C'est une vie, qui foule aux pieds les bassesses de tous les vices; qui dedaigne ce que la chair & le monde promettent à leurs esclaves; & qui regardat avec mépris tout ce qu'adore la terre, n'a de la passion que pour le ciel. C'est une vie douce, & humble, & innocente, qui oblige tous les hommes, & n'en outrage pas un; qui sans se détourner ny à droite, ny à gauche, court & s'avance incessamment vers le but de la vocation supernelle.

C'est ainsi qu'il vous faut vivre, Ame fidele, si vous voulez satisfaire à la lumiere que vous avez receuë de la connoissance de Dieu. J'avouë que c'est un haut dessein. Mais aussi n'est ce pas pour des choses basses & communes, que Dieu vous a donné son Fils, & son Esprit. Si nôtre infirmité nous fait peur, que la vertu & la force du Seigneur nous assure. Et s'il nous échappe par fois quelque trait indigne de lui, comme en cette chair, dont nous sommes revestus, il ne nous en échappe que trop, combattons nos propres foiblesses, & ayons recours à la grace de Dieu, qui nous pardonnant le passé, nous fortifiera pour l'avenir. Mais l'Apôtre, apres nous avoir ordonné en general, que nôtre vie soit digne du Seigneur, touche én suite les principaux devoirs, dont il nous faut acquitter pour vivre de la sorte ; & ajoute premierement, que *nous lui plissions entierement* ; c'est à dire, qu'en toutes choses nous cherchions de plaire au Seigneur, taschans de ne rien faire, qui ne lui soit agreable ; que ce soit là le but de nôtre vie. D'où paroist, que le premier point d'une vie celeste, & vraiment digne du Seigneur, est de

prendre sa volonté pour nôtre souveraine regle, y rapportant toutes nos pensées, paroles, & actions. Car c'est ce que signifie l'Apôtre, quand il dit, qu'il *lui* faut plaire entièrement, c'est à dire, en toutes choses, en toutes les parties de la vie, & en ce qui regarde les sentimens de nos cœurs, & en ce qui touche les paroles de nos bouches, ou nos autres actions exterieures. C'est là comme l'ame du service de Dieu. Vous servez l'homme, ou vous mesmes, & non le Seigneur, quand c'est pour contenter ou vous, ou autrui, que vous agissez. L'action la meilleure, & la plus sainte en elle mesme perd son prix, & sa valeur, si le dessein de plaire à Dieu lui manque. Bannissons donc premierement de nôtre vie toutes les choses, que Dieu n'a pas instituées. Car quelque belle apparence qu'elles ayent, nous ne pouvons nous asseurer, qu'elles plaisent au Seigneur, s'il ne les a pas ordonnées. Ne nous laissons point piper au fard, & au faux éclat de la devotion humaine. Puis qu'il est question de plaire à Dieu, il faut s'addonner à l'estude, & à la pratique de ce qu'il nous a lui mesme expressement commandé en sa parole.

Quant à cela, ie suis bien certain, que c'est chose, qui lui est agreable. Mais quant à ce que la superstition, ou la pre-
 enduë sagesse des hommes a inventé, ie ne puis estre assureé si c'est chose qui plai-
 e au Seigneur, ou non. Puis apres dans
 l'execution mesme des choses, qu'il nous
 a commandées, regardons tousjours à
 lui plaire. N'offrons nos sacrifices, qu'à
 la seule divinité. Si nos actions sont aussi
 agreables aux hommes, à la bonne heu-
 re. C'est un gain, qu'il faut recevoir avec
 contentement. Mais de quelque façon
 qu'ils le prennent, ayons tousiours, pour
 but de plaire au Seigneur. Pourveu que
 nos offrandes lui soient agreables, que le
 monde en iuge, comme il voudra. Nous
 avons ce que nous cherchions, & il nous
 suffit d'avoir contenté les yeux du Mai-
 tre. Renonçons à nos propres volon-
 tez, & ne regardons qu'à la sienne, sou-
 haitans tous les iours, qu'elle soit faite,
 & par nous, & par les autres creatures,
 comme le Seigneur Iesus nous la com-
 mande. L'Apôtre ajoute en second lieu
 les productions de la vie Chrestienne,
fructifians (dit-il) en toute bonne œuvre.
 Ceci suit necessairement de l'affection

qu'il vient de nous recommander. Car si nous nous estudions à plaire au Seigneur entierement, puis qu'il n'y a que les bonnes œuvres, qui lui soient agreables, il est evident que nous nous y addonnerons continuellement. Mais l'Apôtre use d'un terme remarquable, disant pour signifier cette production, *que nous fructifions en toute bonne œuvre.* L'Escriture compare souvent les fideles à des arbres; parce qu'ils sont plantez de la main de Dieu, & nais de sa celeste & incorruptible semence, c'est à dire, de sa parole; & vous sçavez comment le Profete, dans le premier Pseaume, nous represente un homme de bien, & craignant Dieu, sous l'image d'un arbre planté pres d'un ruisseau d'eau vive, rendant son fruit en sa saison, & couronné d'un verd & agreable feuillage, qui ne flétrit jamais. Et ailleurs il le compare à une palme fleurissante, & fructifiante, dás le parvis du Seigneur. Iesus-Christ en S. Jean dit, qu'il est le sep, & que nous en sommes les branches; & S. Paul compare l'Israël de Dieu, c'est à dire, toute la société de ses enfans, à un olivier franc, où chacun d'eux est enté, pour avoir part en la sève, & en sa

Pf. 92. 13.
14. 15.

Jean 15.

Rom. 11.

graisse. En suite de ces allegories, c'est avec beaucoup de grace, & de raison, que l'Apôtre employe le mot de *fructifier*, pour signifier la production de nos bonnes œuvres. Ce suc immortel, qui a esté espandu en nous par la parole, & par l'Esprit d'en haut, nous oblige à cette econdité; ne nous ayant esté communiqué, que pour produire en nous les fruits de iustice & de sainteté. C'est ce que le Seigneur attend de sa vigne mystique, lui demandant cette iuste recompense du vin, qu'il prend de la cultiver. Et comme nous aimons les arbres, qui n'occupent pas nôtre terre inutilement, mais outre les feuilles, & les fleurs, nous apportent quantité de fruits; de mesme en est-il du vigneron celeste. Il cherche du fruit en ces arbres mystiques; Il condamne au feu le figuier, qui n'en porte point; il aime, & honore celui, qui en porte. Les bonnes œuvres sont les fruits, qu'il nous demande; voire toute sorte de bonnes œuvres, *unctifians* (dit l'Apôtre) *en toute bonne œuvre*. La nature ne donne à chacun des arbres, qu'elle produit, que la faculté de produire une seule sorte de fruits; parce que le seméce, d'où ils naissent, est terrienne,

& materielle. Mais la grace, qui engendre les mystiques plantes du Seigneur d'une semence spirituelle, & divine, les rend capables de porter une infinité de fruits de toute sorte. C'est ce que l'Apôtre appelle *les bonnes œuvres*, commandées de Dieu en sa parole, utiles à l'avancement de sa gloire, & à l'édification du prochain. Que nul ne se flatte; comme si la verdure d'un vain feuillage, la profession extérieure du Christianisme, lui suffisoit pour estre du nombre des plantes du Seigneur. Il ne reconnoist pour siens, que les arbres, qui portent du fruit. Il y a plus encore. Ce n'est pas assez de porter une certaine sorte de fruits. Il faut fructifier en toute bonne œuvre. Vos aumônes ne vous serviront de rien, si elles ne sont accompagnées des fruits de l'honesteté, & de la sanctification. En vain aurez-vous esté orné de douceur, & de bonnairété, si vous n'avez aussi la chasteté, & la beneficence. Enfin l'Apôtre veut en troisieme & dernier lieu, que nous croissions en la connoissance du Seigneur. Voyez Fideles, comment ce saint homme joint par tout la connoissance, & l'action; la foi, & la charité? Il demande à

Dieu,

Dieu, que les Colossiens soient accomplis en la sagesse, & intelligence spirituelle, afin (dit-il) qu'ils cheminent d'une façon digne du Seigneur, & fructifient en toute bonne œuvre. Mais de peur qu'ils ne s'imaginassent n'avoir plus de besoin de s'étudier à la connoissance, il y revient encore, & ajoute, *croissans en la connoissance de Dieu*. Car comme nôtre sanctification n'est jamais parfaite ici bas; aussi manque-t'il tousjours quelque chose à nôtre connoissance. Il faut également s'étudier à l'une & à l'autre. Et comme la lumiere de la connoissance nous porte, & nous adresse à la pratique des bonnes œuvres; ainsi l'exercice des bonnes œuvres nettoye les yeux de nos entendemens, & y accroist la vraie sagesse; & au contraire la negligence de la sanctification diminue cette divine clarté en nous, & y ramene peu à peu les tenebres de l'ignorance. Car comme le Seigneur donne de nouvelles graces à celui qui ménage fidelement ses premiers presens; aussi ôte-t'il son talent à celui qui en abuse. Ceux qui rejettent la bonne conscience, font naufrage quant à la foi; & ceux, qui detiennent la verité en injustice, sont livrez à un esprit dépour-

veu de tout iugement; & Dieu envoye efficace d'erreur à ceux, qui n'ont pas receu sa sainte doctrine avec dilection. Au contraire il revele son secret, & augmente sa lumiere à ceux, qui recherchent ses commandemens, & veulent faire sa volonté. Retenons donc ces deux precieux dons du Seigneur, la connoissance, & les œuvres; la foi & la charité; & nous étudions à accroistre l'un par le moyen de l'autre; meditans & apprenans les misteres de Dieu pour obeir à sa volonté; & obeïssans à sa volonté pour nous affermir de plus en plus en la connoissance de ses misteres. Chers Freres, ce que l'Apôtre a desiré à ses Colossiens est beaucoup, une accomplie connoissance de la volonté divine, une vie digne du Seigneur, une fécondité spirituelle fructifiant en toute bonne œuvre, & un continuel avancement en la sapience celeste. Mais ce n'est pourtant pas tout. Car quelques grandes & excellentes, que soient ces choses, sans la perseverance elles ne suffisent pas pour nous conduire au salut; & il est impossible d'y perseverer sans une force, & fermeté surnaturelle. C'est pourquoi saint Paul souhaite encore en dernier lieu à ces fide-

les, qu'ils soient fortifiez en toute force, selon la vertu de la gloire de Dieu en toute souffrance, & esprit patient avec ioye. Ce secours nous est necessaire, tant à cause de nôtre propre infirmité, que pour la multitude, violence, & opiniâtreté de nos ennemis. Car pour nous, bien que cét esprit celeste, dont Dieu nous baptize au commencement de nôtre vocation, nous reveste d'une nouvelle vigueur, si est-ce qu'il reste beaucoup de foiblesse en nous, tandis que nous vivons sur la terre; nôtre homme interieur n'estant encôre, que dans son enfance; aage imbecille, & qui se laisse aisément aller, s'il n'est soutenu. Et quant à nos ennemis, nous en avons une infinité, qui veillent nuit & iour pour nous perdre, & qui rangez en diverses bandes sous les enseignes du diable, du monde, & de la chair, les principaux chefs de cette noire armée, coniurée à nôtre ruine, ne cessent de nous travailler, ne laissant ni ruse, ni effort, ni malice, ni violence, ni menace, ni promesse, qu'ils n'employent contre nous. Si nous en avons repoussé l'un, il en revîent divers autres, qui nous essayent de tous costez; qui épient nôtre foible, & tournent sou-

vent nos propres armes contre nous. Si nous avons abbatu l'avarice, la volupté se met sur les pieds; si nous nous sommes défaits de celle-ci, l'ambition entre en sa place. La haine s'y joint; le desir de vengeance nous pousse; la colere nous irrite; l'envie nous attaque; la persecution nous trouble; la prospérité nous enfle; le succez de nos propres combats nous chatoüille. Souvent ce qui nous sert d'un costé, nous nuit de l'autre; comme dans une maladie compliquée, où les remedes s'entre-choquent; ou ce qui est bon pour le foye est dangereux pour l'estomac. Qui ne voit, que pour nous conserver dans un combat si meslé, & contre tant d'attaques si confuses, & si opiniâtres (car elles durent autant, que nôtre vie) nous avons besoin d'une force extraordinaire, nous qui de nous-mesmes en avons si peu, que nous sommes mesmes incapables d'une bonne pensée? Mais Dieu nous arme de la vertu de son Esprit, comme d'un bouclier impenetrable, sous lequel nous demeurons à couvert dans cette épaisse gresse de coups, qui tombent continuellement alentour de nous. C'est cette divine vertu, que l'Apôtre souhaite

icy aux Colossiens, quand il prie, *qu'ils soient fortifiez en toute force*; que leurs ames soient affermies; leurs cœurs durcis en diamant pour résister à tous efforts; leurs courages revestus d'une ardeur, & d'une fermeté heroïque, que toutes les fureurs de l'enfer, & de la terre ne soient jamais capables de vaincre. Il prie qu'ils soient fortifiez *en toute force*; parce que comme nous avons affaire à divers ennemis, & sommes malades de diverses infirmités, nous avons besoin de recevoir, non une sorte de force, ou deux seulement; mais plusieurs différentes. Car tout ainsi qu'en la nature vous voyez, que les forces des corps sont différentes, l'un résistant à une chose, & succombant à l'autre; l'un ayant la vertu de repousser l'effort d'un élément, mais non de se garantir de l'autre: ainsi en est-il à peu près des ames des hommes. Tel se demellera bravement de la tentation d'un vice, qui ne sçauroit se défendre de l'autre. Tel aura résisté aux violences du monde, qui se rendra aux charmes de ses caresses. Puis que pour perdre la victoire il suffit avoir esté vaincu d'un seul de ces ennemis, c'est à bon droit, que l'Apôtre pour conserver à ces Colossiens

l'honneur de la couronne, & du triomphe, leur souhaite toute force, c'est à dire une force parfaite, qui soit à l'épreuve de tous les traits de l'ennemi, qui entreprenne hardiment les belles, & saintes actions, quelques hautes & difficiles qu'elles soient; qui combatte vaillamment les vices, qui méprise fierement les choses terriennes; qui repousse vigoureusement les tentations, & souffre généreusement les afflictions. Il nous montre aussi en passant la source de cette force céleste, quand après avoir souhaité, que les Colossiens soient fortifiés en toute force, il ajoûte, selon la vertu de la gloire de Dieu, c'est à dire selon sa vertu glorieuse; par une façon de parler ordinaire dans le stile des Ebreux. D'où est-ce, que les fideles reçoivent cette admirable force, nécessaire à leur salut? *De la glorieuse vertu du Seigneur*, dit l'Apôtre; c'est à dire de cette immense, & efficace puissance de Dieu, à laquelle rien ne peut résister. Le Saint Esprit est ainsi nommé dans Saint Luc, où le Seigneur commande à ses Apôtres de demeurer à Jerusalem, *jusques à ce qu'ils soient revestus de la vertu d'en haut*; c'est à dire de l'Esprit, qu'il leur avoit promis. En

Saint Paul faisant ailleurs pour les Efe-
fiens un souhait tout semblable à celui,
qu'il presente ici à Dieu pour les Colof-
fiens, nomme clairement *l'esprit de Dieu*,
ce qu'il appelle en cét endroit *la vertu de* Esf. 3 16
sa gloire; Dieu vous donne (dit-il) que vous
soyez puissamment fortifiez par son Esprit en
l'homme interieur. Il appelle cette vertu
de l'Esprit de Dieu, *glorieuse*; pour expri-
mer son admirable, & insurmontable
force, qui triouffe magnifiquement de
tout ce qui s'oppose à son actions; qui avec
les plus foibles moyens accomplit les plus
grandes choses; qui change, quand elle
veut, les bergers en Legiflateurs, & en
Rois, les bouviers en Profetes, & les per-
secuteurs en Apôtres; qui abbat la fierté
la plus superbe, & conserve invincible
l'infirmité la plus méprisée; qui durcit le
corps de ses humbles guerriers en acier;
qui les maintient dans les flammes, &
confond avec leur bassesse la fureur des
elemens, des hommes, & des demons.
Car c'est ce que les écrivains sacrez ap-
pellent ordinairement *gloire*; une abon-
dance de beauté, de puissance, & de per-
fection, si riche, qu'elle accable nos sens,
& fait plier sous soi toute la vigueur de

nos esprits, les reduisant à l'admiration, & à l'étonnement. Et Saint Paul se sert assez souvent de ce terme en ce sens ; comme quand il dit, *que Christ est resuscité des morts par la gloire du Pere* ; c'est à dire par sa grande, & ineffable puissance. D'où il paroist, que la vertu, qui nous convertit à Dieu, & celle, qui nous conserve en sa grace, n'est pas une force commune, & ordinaire ; mais une efficace invincible, à laquelle rien ne peut résister. Ne la cherchez point dans votre nature, Ame Chrétienne. Cherchez-là en Dieu ; & reconnoissant votre foiblesse, demandez lui en le remède. S'il vous arrive de résister à l'ennemi, & de demeurer victorieux en quelque combat, rendez-en toute la gloire à ce souverain Seigneur, sans vous en rien attribuer à vous-même. Mais l'Apôtre nous montre en suite, quel est l'usage, & l'effet du secours, que nous donne la glorieuse vertu du Seigneur, qui nous fortifie à toute souffrance (dit-il) & à esprit patient avec joye. Ce sont les deux productions de l'Esprit de Dieu en l'ame fidele, la patience, & la longue attente, lesquelles consiste principalement nôtre force. Ce sont, comme les deux mains du

Ciel, qui nous soutiennent dans les perils, & nous empêchent de succomber sous la pesanteur des maux, dont nous nous treu-
vons souvent surchargez. Et bien qu'elles
soient toutes d'eux d'une nature fort sem-
blable, neantmoins elles ont chacune
quelque chose de particulier. La souf-
france supporte le mal sans plier, s'y souf-
mettant d'abord humblement, & tenant
bon sous ce rude faix. L'esprit patient, ou
de *longue attante* (car c'est ce que signifie
proprement le terme ici employé dans
l'original) lui preste en suite la main, &
attend sans murmure la delivrance du
mal, qu'elle souffre, & la jouissance du
bien, qu'elle espere. La souffrance regar-
de le poids, & la pesanteur mesme de l'af-
fliction. La longue attante de l'esprit pa-
tient en regarde la durée. Ces deux ver-
tus son absolument necessaires au Chré-
tien. Car sans elles, comment supporte-
roit-il, ou les châtimens de Dieu, ou les
persecutions du monde? Comment s'af-
fermiroit-il dans l'exercice des autres
vertus, pour s'acquitter constamment de
leurs devoirs, malgré les empêchemens,
qui les traversent à toute heure? La pa-
tience (dit un ancien) est la surintendante

*Tertull. de
Pat.*

de toutes les affaires de Dieu; & sans elle il n'est pas possible d'exécuter ses commandemens, ni d'attendre ses promesses. C'est elle, qui défait tous les ennemis sans travail. Son repos est plus efficace, que le mouvement & l'action des autres. C'est elle, qui nous rend salutaires les choses, qui de leur nature étoient les plus pernicieuses. Elle nous change les poisons en remèdes, & les défaites en victoires. Elle réjouit les Anges; elle confond les démons; elle vient à bout du monde; Elle amollit les plus durs courages, & convertit les cœurs les plus obstinez. C'est la force & le triomphe de l'Eglise, selon le dire de l'ancien oracle; *En vous tenant cois, & en repos, vous serez délivrez. Votre force sera dans le silence, & dans l'esperance.* Mais l'Apôtre pour nous, montrer quelle est cette patience, à laquelle l'Esprit de Dieu forme ses enfans, dit qu'elle est avec *joye*. C'est là le vrai caractère de la patience Chrétienne. L'hipocrite souffre quelques fois; mais en murmurant; Et les Philosophes faisoient jadis parade de leur patience; mais ce n'étoit qu'un effet, ou de leur fierté, ou de leur stupidité, qui n'étoit nullement accompagné de cette joye, que le S. Esprit

Esaï. 30. 15.

verse dans les ames de ceux, qui souffrent pour le nom du Seigneur. Ce n'est pas, qu'ils soient insensibles, ou que le mal soit receu en eux sans douleur. Mais si le mal, qu'ils souffrent, les attriste, cela mesme les réjouit, qu'ils ont par la grace de leur Seigneur la force, & le courage de le souffrir ; & ce qu'ils sçavent, que la souffrance leur tournera en biẽ, & que de ces épines, ils moissonneront quelque iour, les fleurs, & les fruits de l'immortalité bien-heureuse. A quoi il faut ajoûter les douceurs, que répand alors mesme dans leur cœur, la vive & profonde impression de cõt vni-que Consolateur, qui se communique à eux en telles occasions plus libéralement, que iamais, & qui sçait par l'ineffable vertu de son admirable baume adoucir les plus ameres playes. C'est là, Chers Freres, ce que nous avions à vous dire sur ce texte du Saint Apõtrea. Recevons sa doctrine avec foi, & obeïssons religieusement à sa vøix. Il nous montre quelle est nôtre tasche ici bas. Aquittons nous en avec soin. Dieu par sa grace a allumé au milieu de nous une grande lumiere de connoissance. Employons-là à søn vrai usage ; & y cheminons d'une façon, qui

soit digne de ce saint, & misericordieux Seigneur, dont nous portons le nom. Que ce grand nom réveille nos sens, & nos affections; qu'il les arrache de la terre, & les élève dans le ciel, où regne celui, qui nous l'a donné. Que ce Nom épande en nos cœurs une secrete honte de rien faire, ni penser, qui en soit indigne. Fideles, souvenez-vous, que vous estes Chrétiens, toutes les fois, que la chair, ou la terre vous sollicite au mal. Laissez-là le monde. Ce n'est pas pour lui plaire, que vous avez esté regeneré de l'Esprit d'enhaut. Le monde est si iniuste, si bizarre, & si changeant, qu'il est impossible de le contenter. Voyez en quelle pene, & en quelle gesne vivent continuellement ceux qui l'entreprennent. Et quand vous en seriez venu à bout, ce succez vous sera chèrement vendu. En plaissant au monde, vous déplaisez à vôtre propre conscience, dont le contentement vous est infiniment plus important, que tout le reste: Mais de Dieu, il en est tout autrement. Sa volonté est constante, & toujours mesme, sans aucune variation, ni changement. Rien ne lui est agreable, que ce qui est iuste & raisonnable. Vôtre

conscience y trouvera son entière satisfaction, & ne vous fera jamais reproche d'avoir servi un si bon Seigneur. Pour ne point vous alleguer, que le monde, après que vous vous serez tué pour lui plaire, ne vous payera, que d'ingratitude & de mépris, comme l'expérience nous le montre tous les iours. Au lieu, que le Seigneur recompensera magnifiquement le soin, que vous aurez pris de faire sa volonté; vous consolant & benissant en ce siècle, vous couronnant, & vous glorifiant en l'autre. Que si vous demandez ce qu'il faut faire pour lui plaire, l'Apôtre vous le montre en un mot, *Fructifiez* (dit-il) *en toute bonne œuvre.* Qu'autant de fois que le Seigneur iettera les yeux sur cette vigne, il la verra toujours chargée de bons fruits. Qu'il n'ait jamais sujet d'en faire la plainte, qu'il faisoit jadis de celle d'Israel, *I'attendois, Es. 5. 4.* (dit-il) *qu'elle produisit des raisins, & voici elle n'a produit, que des grappes sauvages.* Certainement il n'a pas eu moins de soin de la nôtre, que de celle-là. Il l'a aussi plantée de sèps exquis; il l'a aussi environnée d'une belle & admirable cloison; il l'a arrosée de l'eau de ses nuës, & a

fait luire sur elle les rayons de son Soleil de iustice, & peut iustement dire d'elle; *Qu'y avoit il plus à faire à ma vigne, que ie ne lui aye fait?* Ne soyons point ingrats à un si doux Maistre. Que nôtre sterilité ne confonde point son attente. Que nos fruits respondent à ses soins, & nôtre fécondité à son travail. Qu'il n'y ait nulle ame sterile, & inutile au milieu de nous. Que chacun fructifie de ce qu'il a. Que chacun fasse profiter le terroïer, & le suc, que nous donne le Seigneur. Que le pecheur lui presente sa repentance; le iuste, sa perseverance; le riche, ses aumônes; le povre, ses louanges; la vieillesse, sa prudence; la ieunesse, son zele. Que le sçavant abonde en instruction; le fort en modestie; le foible, en humilité; & tous ensemble en charité. Et puis que c'est le bon plaisir du Pere celeste, que nous ayons icy divers combats; nul n'y pouvant vivre en pieté sans estre persecuté; preparons nous aussi à cette autre partie de nôtre devoir; & supplions le Seigneur avec l'Apôtre, qu'il nous fortifie en toute force selon la vertu de sa gloire; qu'il nous donne vne ferme, & inébranlable patience pour persecuer

constamment en la sainte communion de son Fils, sans que iamais ny les promesses, ni les menaces du monde, ny les convoitises, ni les craintes de la chair soient capables de nous débaucher de son service. O Dieu, la tâche est grande; & nous sommes foibles. Nos ennemis sont des geans; & nous ne sommes que des nains. Fay donc toy mesme en nous, ô misericordieux Seigneur, l'œuvre, que tu nous commandes. Accompli ta glorieuse vertu dans nos foibleesses. Renforce nos mains, & affermi nos cœurs, afin que nous combations vigoureusement, & fassions proïesse en ton nom; & qu'après les espreuves, & les tentations de cette vie, nous recevions un iour en l'autre de la sainte & douce main de ton Fils la glorieuse couronne d'immortalité, après laquelle nous soupirons. Ainsi soit-il.